

« La sorcellerie, c'est du passé. »

Attacher les gens, les fouetter, [...] ces pratiques, qui relèvent du charlatanisme, ont été interdites par le fondateur de notre Église en 1972. Quand quelqu'un est malade, on prie pour lui et on l'envoie à l'hôpital.

Yves-Jonas Ahoyo, prêtre évangéliste de « l'Église du christianisme céleste » réagissant à la mort d'un adolescent suite à un exorcisme à Cayenne (Guyane), propos parus dans *Le Monde*, janvier 2005

À l'évidence, pour nombre de nos contemporains, la sorcellerie appartient à un passé révolu : elle ne se manifeste que sous la forme de coutumes exotiques (pour les Occidentaux) ou de croyances surannées (pour les plus convaincus des rationalistes – toute distinction culturelle exclue). Réduire la sorcellerie à de simples reliquats que l'histoire aurait dû balayer n'est pas faire honneur à la vitalité dont elle fait preuve ici comme ailleurs. Les formes sous lesquelles elle se manifeste signalent qu'existent à la fois ce que l'on pourrait nommer des « formes anciennes » de la sorcellerie dans le monde moderne et des formes foncièrement « modernes » de la sorcellerie. Les deux ne sauraient se confondre, même si elles présentent souvent de profondes similitudes : mais les plus « anciennes » sont parfois celles qui se veulent les plus « modernes »... et vice-versa.

Dans la vaste panoplie des formes contemporaines des croyances surnaturelles, on observe en effet une quantité de pratiques historiquement attribuées à la sorcellerie : l'écho de messes noires, de sabbats ou de rites occultes* parvient (même irrégulièrement) à la connaissance de qui se penche

sur la question de leur existence. Les Églises ne convoquent plus le démon avec autant de force et d'assiduité qu'auparavant, mais la pratique de l'exorcisme* demeure un usage bien réel sous nos latitudes. La sorcellerie en Occident se décline encore sous d'autres formes : aux pratiques importées *via* les flux migratoires s'ajoutent les croyances en l'envoutement toujours vivaces, ce que montrent les travaux d'ethnologues et de folkloristes, dont ceux de Dominique Camus mais aussi les enquêtes de journalistes dans les lieux, discrets, où des « spécialistes » répondent aux demandes plus pressantes et nombreuses de troubles associés à des idées magiques. La sorcellerie continue d'habiter certaines traditions populaires encore actives dans le monde rural, où l'on persiste à supposer une intention humaine derrière les signes de l'infortune (rites d'expiation du mal, actions de magnétiseurs, célébrations des moissons ou festivités populaires à intention magique telles que décrites dans les différentes enquêtes menées en régions, comme celle de Marie-Odile Mergnac, *France, terre de sorciers ?* en 2008).

Ce constat semble conforter l'idée d'une sorcellerie « résiduelle » dans certains secteurs des sociétés occidentales : une magie* surtout populaire qui est fermement ancrée dans ses souches sociales et culturelles d'origine, et dans les couches les plus humbles de la société, mais qui s'y révèle informe ou latente. À cette matrice antique s'ajoute des formes plus spectaculaires mais résolument modernes ou, du moins, qui apparaissent plus récemment dans l'histoire : des croyances au spiritisme*, à l'occultisme* ou à un ésotérisme* nouvelle génération. Difficile de faire le tri et de savoir ce qui relève encore de la sorcellerie, de l'astrologie, de la géomancie (science des forces surnaturelle des sols et

de la disposition des espaces), de l'ésotérisme* ou de l'occultisme, bref, de très anciennes traditions. Souvent assimilés à la sorcellerie ou s'en revendiquant ouvertement, les druides, sorcières « nouvelle formule » et autres adorateurs de divinités « païennes* » ou néo-païennes* désignés ou autoproclamés se révèlent plus nombreux et plus actifs que jamais depuis une vingtaine d'années.

Les spécialistes qui se sont penchés sur la généalogie historique de ces mouvements ont montré qu'ils puisent à des sources diverses. C'est d'abord dans le cadre de l'ésotérisme et en particulier de l'occultisme* moderne impulsé par Eliphas Lévi (alias Alphonse-Louis Constant, 1810-1875) que se retrouve le goût pour le secret et le dissimulé, assigné habituellement à la sorcellerie. Dans le même mouvement qui saisit un XIX^e siècle profondément plongé dans une fascination pour les magies séculaires, des traditions ésotériques aussi anciennes que l'hermétisme* ou le gnosticisme* n'ont pas perdu de leur pouvoir d'attraction, et donneront lieu à la fondation de cercles et d'assemblées d'inspiration magique et ésotérique (*The Hermetic Order of the Golden Dawn*, en 1888, ou l'*Ordo Templi Orientis*, en 1890). C'est également par référence à d'antiques sources (celle des devins, des oracles et des thaumaturges) que renaît une magie résolue à revendiquer sa puissance, à travers l'œuvre d'Aleister Crowley (1875-1947), qui a œuvré dans le sens d'un renouveau du satanisme*, sous une forme affirmative et socialement reconnue. La sorcellerie, à proprement parler, renaît (sous une forme rénovée) avec Gerald B. Gardner (1884-1964) initiateur de la Wicca*.

Qu'elles soient « archaïques » ou « modernes », les traditions sorcières se sont, dans ce processus, enrichies d'in-

fluences diverses : au contact d'une société technicisée et rationaliste, elles ont incorporé la psychologie moderne et les technologies de la communication à leurs pratiques ; fondues dans le creuset du *New Age*^{*}, elles se sont fécondées avec les spiritualités extrême-orientales. La fondation, en 1875, de la Société théosophique par Henry Olcott (1832-1907) et Helena P. Blavatsky (1831-1891) inspirera en effet un ésotérisme transculturel qui puisera aux sources des traditions « originelles », en particulier celles de l'Asie (bouddhiste et hindouiste).

Que reste-t-il des influences occidentales et sorcellaires dans les mouvances d'ésotérisme teintées d'orientalisme héritières de ces conceptions ? C'est dans la célèbre Wicca que l'on trouve des éléments de réponse. Modèle-étalon pour l'analyse de la sorcellerie « moderne », la Wicca (en fait une nébuleuse de groupes différents) affiche son penchant pour la sorcellerie (en usant de symboles comme le pentagramme^{*}), tout en s'affirmant monothéiste mais sous une forme « néo-païenne ». Nourrie à des influences très diverses, la Wicca contourne précisément la question du mélange des genres en se référant à une magie antique originelle mais se fonde sur des influences particulières (hermétisme, satanisme, ésotérisme juif) dont certaines sont assez récentes (occultisme^{*} contemporain, sorcellerie gardnerienne...) ou ont récemment pénétré l'Occident (tantrisme^{*}). Bref, la Wicca s'inscrit dans une généalogie qui se légitime en même temps par référence à l'Antiquité et à la modernité de ses pratiques. Voilà résolu le dilemme du choix entre une interprétation en termes d'archaïsme ou de modernisme.

Le problème est de savoir ce qu'il reste d'une « véritable » sorcellerie : n'est-elle pas tout simplement diluée dans ce

type de mouvance moderne, pour n'en demeurer qu'un simple « ingrédient » dans un système de croyances diversifié ? Fût-elle ancienne ou nouvelle, la sorcellerie n'a toutefois présenté un caractère unifié que dans l'esprit de ses observateurs extérieurs : dans l'histoire de la sorcellerie, le mélange s'avère la règle, l'uniformité l'exception. Cette sorcellerie « moderne » semble avoir, d'un autre côté, perdu de son caractère de nocivité sociale : elle a, sous cet aspect, tous les traits de la magie. Mais comme elle s'avère organisée sous la forme de cultes, il est possible de la confondre avec la religion. En définitive, la sorcellerie ne se laisse une fois de plus réduire ni à l'une, ni à l'autre, dans le sens où elle en déborde largement les frontières, et peut surgir au cœur de la magie, comme de la religion, chaque fois que sont invoqués et convoqués (à des fins nuisibles ou bénéfiques), les forces du mal et les symboles dans lesquels elles s'incarnent. Il reste que, sous des aspects un peu surannés, la sorcellerie fait preuve d'une remarquable capacité à s'incarner dans le présent. D'une part, sous la forme d'une certaine permanence de rituels de négociation avec l'invisible, supposés relégués aux oubliettes de l'histoire mais qui se sont faits simplement discrets. D'autre part avec la nostalgie et le fantasme d'un passé empli de personnages féériques aux pouvoirs magiques qui reviennent en force sur nos écrans et dans nos pages de livres et de revues. Et cela sans compter la mise à jour de « rituels secrets » pour infléchir les élections ou conserver son pouvoir, que les hommes et femmes politiques utiliseraient régulièrement, ce que le livre de Sylvie Jumel, *La Sorcellerie au cœur de la République* avait pointé en 2002. Pour une tradition dépassée, la sorcellerie se trouve contre toute attente au goût du jour et du goût des modernes !